



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Introduction

Loïc Vadelorge

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.993
Éditeur : Presses de l'enssib
Lieu d'édition : Presses de l'enssib
Année d'édition : 2011
Date de mise en ligne : 20 juillet 2017
Collection : Papiers
ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

VADELORGE, Loïc. *Introduction* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/993>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.993>.

par Loïc Vadelorge

+++++

INTRODUCTION

+++++

Fondée au tournant des années 1990-2000, dans l'intention d'assurer la promotion de l'histoire culturelle, l'ADHC s'est rapidement trouvée confrontée à la gestion intellectuelle d'une forme d'hégémonie historiographique que résumait ici l'agacement d'un Christian Chevandier devant « l'invocation à tout bout de champ » des « représentations » et le constat d'Anne-Claude Ambroise Rendu pour qui « toute histoire est, au final, une histoire culturelle ». La publication en 1997 de *Pour une histoire culturelle* posait les fondements d'une nouvelle approche de l'histoire contemporaine et assurait la légitimité d'un champ encore jugé pionnier au seuil des années 1990. Vingt ans plus tard, la parution d'un *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine* témoigne de la « centralité » de cette historiographie, dont nul ne peut plus sérieusement contester les apports et la visibilité. C'est l'un des mérites de l'ADHC que d'avoir, au moment de chacun de ses congrès annuels, questionné les limites d'un espace en expansion rapide, balisant ainsi le sens d'une conquête qui fut aussi celle d'un déplacement du questionnement.

Au seuil de l'an 2000, la problématique tournait encore autour de la définition de l'histoire culturelle en général. L'expression classique « d'histoire sociale des représentations », naguère proposée par Roger Chartier et Pascal Ory et reprise ici aussi bien par Jean-François Sirinelli que par Christian Chevandier, fait office de consensus tout en constituant un costume sans doute trop large pour l'histoire culturelle. L'enjeu de cette définition était d'ailleurs moins de délimiter un champ que de se garder du spectre des *Cultural Studies*, de l'histoire des arts ou de l'histoire intellectuelle. En enracinant l'histoire culturelle du contemporain dans l'histoire sociale, on en autorisait la possibilité académique. Nous n'en sommes heureusement plus là et les textes de Paul Aron ou de Régis Debray rappellent que l'avènement de l'histoire culturelle fut aussi le temps d'une ouverture des historiens à de nouveaux sujets, de nouvelles méthodes et de nouvelles questions d'histoire, le temps aussi d'une dilatation de l'espace historiographique, qui passa et passe encore par un retour de la pluridisciplinarité, via l'histoire littéraire ou la médiologie par exemple.

Reste qu'on perçut rapidement que l'enjeu était moins de définir l'histoire culturelle que de comprendre comment l'histoire contemporaine s'y était convertie, vingt ans après l'histoire médiévale. Cette question-là, aussi posée par le colloque de Cerisy en août 2004, constitue peut-être le principal intérêt d'une relecture des actes des premiers congrès de l'ADHC. Si la liste des objets de l'histoire culturelle court le risque de l'inventaire à la Prévert – au demeurant aucun historien médiéviste ou moderniste n'a jamais été sommé de dresser une telle liste –, la question de la spécificité d'une histoire culturelle du contemporain apparaît très tôt comme une préoccupation majeure, ce dont témoignent ici aussi bien Jean-François Sirinelli qu'Anne-Claude Ambroise Rendu. En postulant l'un et l'autre que le lien qui unit l'histoire culturelle – ou l'histoire des médias – et l'histoire politique est plus fort et plus déterminant que celui qui l'unit à l'histoire sociale, ces deux historiens soulignent la nécessité d'une approche généalogique. Le propos, naturellement arrimé aux champs propres d'investigation des chercheurs – l'histoire des intellectuels, l'histoire des faits-divers et de la presse – est parfaitement extensible. L'histoire des politiques et des institutions culturelles s'y prête parfaitement comme l'histoire « des technologies du faire croire » à laquelle Régis Debray fait référence. De nombreux maîtres à penser de l'histoire culturelle du temps présent sont aussi et peut-être avant tout de grands historiens politiques.

Une autre piste de réflexion nous est fournie par l'étude des temporalités de l'histoire culturelle du contemporain. Alors que de nombreux historiens hostiles à l'histoire culturelle n'y voyaient voici quinze ans qu'un effet de mode, Anne-Claude Ambroise Rendu parle ici de « renouveau », indiquant que pour certains sous-champs de l'histoire culturelle comme l'histoire des médias, l'on a moins affaire à un défrichement qu'à un nouveau labour. Paul Aron ne dit pas autre chose quand il explique que la vitalité actuelle de l'histoire littéraire et son compagnonnage fécond avec l'histoire de l'édition peuvent à la fois se lire par l'évolution récente du marché académique ou l'essoufflement des approches structuralistes dominantes dans les années 1950-1970 et par le ressourcement de pratiques fondées au XIX^e siècle. Même suggestion au fond que celle des médiologues qui proposent de « réinscrire la technique au centre de l'analyse » culturelle et de fonder une histoire culturelle des techniques, tournant le dos aux « représentations et aux imaginaires sociaux » pour retrouver « les systèmes et dispositifs techniques qui les organisent ». Là encore, le propos est susceptible d'extension, à l'histoire de l'art en particulier, lieu de conflits académiques similaires au champ littéraire. Peut-on

aller jusqu'à penser que l'histoire culturelle du contemporain s'apparente à la redécouverte de traditions historiographiques établies au XIX^e siècle comme le suggère Paul Aron avec Lanson ?

Aucun des auteurs ici présents n'accepterait cette interprétation cyclique de l'historiographie. L'histoire culturelle ne constitue pas le retour d'un refoulé historiographique. S'il peut s'agir de retrouver des objets voire des appellations un temps délégitimés par le structuralisme ou l'histoire économique et sociale, il ne s'agit en aucun cas de retrouver des questions et des méthodes liées à une autre époque et définitivement datées. C'est à ce niveau sans doute que l'analyse de Paul Aron s'avère la plus stimulante. Rejetant la simple mise en contexte de l'œuvre littéraire, il plaide pour une analyse « multitemporelle » dans laquelle nombre de culturalistes – à commencer par ceux qui pratiquent l'épistémologie de l'histoire – peuvent se retrouver. Pratiquer l'histoire culturelle, ce n'est donc pas simplement donner une dimension culturelle à un objet de recherche – les cheminots ou les infirmières pour reprendre le propos de Christian Chevandier – mais aussi accepter qu'un fait historique puisse relever de plusieurs contextes d'élucidation. L'histoire culturelle constitue donc une méthode d'interprétation qui renouvelle en profondeur la manière de faire de l'histoire. On comprend, dès lors, l'attraction qu'elle suscite auprès des chercheurs et son appétit sans cesse renouvelé pour de nouveaux sujets.

On comprend aussi que l'enjeu majeur d'une histoire culturelle désormais institutionnalisée est de penser non plus les conditions mais les limites de sa propre expansion. À cet égard, c'est tout le mérite de l'ADHC que d'avoir ouvert le dialogue avec l'histoire sociale du contemporain, de loin la plus réservée à l'endroit de l'histoire culturelle. Il est sans doute temps aujourd'hui d'en finir avec le jeu du chat et de la souris qui oppose depuis vingt ans les tenants de l'une et l'autre de ces historiographies du temps présent. Si les généalogies sont différentes – l'histoire économique d'un côté, l'histoire politique de l'autre –, les points de convergence sont pourtant nombreux : attention aux imaginaires, aux représentations sociales, aux constructions médiatiques. Reste que, si l'histoire sociale a trop longtemps tenu l'histoire culturelle pour quantité négligeable de la production historique, l'histoire culturelle a trop longtemps négligé certains des avertissements de l'histoire sociale, en les prenant pour de simples prises de positions académiques. Comme le souligne ici Christian Chevandier après Antoine Prost, le risque majeur d'une histoire culturelle « impérialiste » est de se couper de l'histoire économique, c'est-à-dire de renoncer à toute tentative de quantification. Tous les sujets d'histoire

culturelle ne sont pas en effet *a priori* socialement pertinents et un historien qui ne compte pas prend le risque de l'anachronisme. La frontière de l'histoire se situe sans doute encore là, faute de quoi elle renoncerait dangereusement à son statut de science.